

*L'Agitazione d'Ancône - 4 novembre 1897.*

-----

## **ÉVOLUTION DE L'ANARCHISME (1)** **(4<sup>ème</sup> partie)**

-----

### **NOTE DE PIETRO GORI... (2)**

Que le compagnon Malatesta et *l'Avanti!* me permettent d'intervenir en quelques mots dans la discussion provoquée par l'en-tête (de *l'Avanti!*) placé avant l'interview Ciancabilla-Malatesta.

Et d'abord une question de faits sur laquelle je ne suis pas entièrement d'accord avec Malatesta. A propos de ce que, au début, nous, socialistes-anarchistes, regardions avec indifférence, voire hostilité, les grèves et autres agitations ouvrières et qu'en ce qui concerne l'organisation de la classe des travailleurs, nos ambitions étaient presque exclusivement d'enrôler des forces pour l'insurrection armée.

Pour ce qui est de l'Italie, pendant cette dernière décennie où Malatesta parcourait les chemins de l'exil, ce qu'il concède de fait à ses contradicteurs - qui usent d'une logique typique du barreau à l'appui de leur thèse pour nous enfoncer un coin de belle taille - ne correspond que dans une mesure extrêmement limitée à ce qui s'est réellement passé.

Il est exact que certains, plus académiques et décadents que socialistes-anarchistes au vrai sens du terme, ont affiché un sublime ennui envers le mouvement vivant des organisations et des agitations ouvrières. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en Italie (pour ne pas parler d'autres pays), la masse des socialistes-anarchistes s'est, depuis quelques années, placée au cœur même de la bataille entre le capital et le travail, y compris sur la base de l'organisation par branches et par métiers; que, depuis 1891, nous avons pris part, en tant que minorité représentant des associations nettement ouvrières de résistance, au *Congrès ouvrier* de Milan d'abord, où fut affirmée, dans une motion, l'organisation libre et anti-autoritaire du prolétariat, dans le but de conquérir par ses propres forces coordonnées et coopérantes l'émancipation totale des travailleurs (voir le résumé des actes du Congrès, p.7, publiés par la *Commission exécutive*); puis au congrès de Gênes, l'année suivante, où nous nous sommes affirmés en tant que courant anti-parlementaire proclamant les principes de l'organisation ouvrière, - courant si important que les socialistes démocrates ont abandonné la *Salle Sivori* pour se rendre sous les tonnelles de la *Société Génoise des Carabiniers* où, en famille, ils ont jeté les bases du parti socialiste parlementaire.

A ce dernier congrès, les socialistes-démocrates, avant de faire sécession, auraient voulu obtenir que tout membre admis au Congrès ait à faire une profession de foi... électorale - en prétendant que c'était

(1) Voir note relative à ce titre dans l'interview par Giuseppe Ciancabilla, à l'époque au parti socialiste et directeur de *l'Avanti!* et publiée le 3 octobre 1897. Ce titre a été repris pour illustrer plusieurs documents sur ce thème. (A.M.)

(2) Ces notes de Pietro Gori précède une réponse de Malatesta, dans les conditions indiquées à la note n°3, page 3. (A.M.)

ce qu'avait décidé le précédent Congrès, celui de Milan. Ce qui fut démenti par la simple lecture, faite par Galleani, de la motion Turati au Congrès de Milan, au cours duquel avait été approuvée à l'unanimité, en même temps que la motion, l'adjonction suivante proposée par Racca, Gori, Alessi:

*4- L'autonomie des différentes Sections et Fédérations sera sauvegardée pour tout ce qui n'est pas essentiel à l'intérêt général du parti. Tant qu'il n'y aura pas de décision nouvelle et différente, les Sections et les Fédérations resteront autonomes, y compris pour décider de leur participation aux luttes électorales.*

C'est précisément devant les premiers indices d'une défaite sur le terrain, justement, de la lutte électorale que les socialistes-parlementaires se sont retirés sous les tonnelles dont j'ai parlé plus haut - et qu'ils ont, depuis, mené une guerre sourde contre les socialistes-anarchistes qui faisaient partie des organisations ouvrières qu'ils dominaient, eux, afin de les en faire sortir et... Il vaut mieux ne pas trop envenimer, par de trop nombreux et durs souvenirs, une opposition qui doit désormais se maintenir dans les limites d'un débat d'idées et de méthodes rigoureux.

Notre compagnon Malatesta peut nous croire: tous ceux d'entre nous qui avons recueilli l'héritage de l'*Internationale* - après l'expulsion des vétérans comme lui, Cafiero et autres braves - nous avons chaque fois rejoint les rangs des ouvriers pour nous jeter dans les agitations, les grèves..., dès que les persécutions du gouvernement nous laissaient les mains libres.

Interrogez les ouvriers du Biellese et de Monferrato où Galleani a fait un admirable travail de propagande et d'organisation. Demandez combien de conférences, d'assemblées, de réunions nous avons faites ici, à Milan, depuis 1890 jusqu'à aujourd'hui, pour l'organisation des ouvriers - même lorsque le secrétaire de la *Chambre du Travail*, social-démocrate, nous refusait les locaux (par exemple pour une conférence que j'étais invité à faire à l'association des tailleurs de Milan).

Et depuis 1894 jusqu'à aujourd'hui, à l'ostracisme que nous ont fait subir les socialistes-démocrates a succédé la persécution de la police visant à étouffer chacune de nos initiatives au sein ou en dehors de la masse ouvrière. Nous ne sentons nullement le besoin de faire aujourd'hui acte de contrition pour une faute que nous avons conscience de ne pas avoir commise.

Certes, notre action n'a pas été exempte d'erreurs. Mais pas sur ce terrain.

Et nous savons que nous n'avons pas à recevoir de leçons d'amour pour le mouvement purement ouvrier de la part de ceux qui, au Congrès de Florence, ont considéré que c'était une haute affirmation politique de socialisme que d'exclure les organisations ouvrières du parti socialiste officiel.

Ce n'est pas ce qui a été dit au Congrès de Bologne qui nous a ouvert les yeux: nous, nous avons toujours su voir la force virile et vigoureuse de ce mouvement qui renovera le monde social.

Cette foi n'a nul besoin d'évoluer; tout au plus de se fortifier avec l'expérience.

Que notre cher Malatesta me pardonne d'opposer à sa lettre une lettre qui est avant tout collective. Parce que c'est tout un ensemble de compagnons qui, par cette note, ne s'associent pas à son *mea culpa* sur ce point du moins.

**Pietro GORI.**

-----

# NOTE DE E. MALATESTA <sup>(3)</sup>...

Il ne s'agit pas d'examiner ici ce qui a été fait ou ne l'a pas été dans certaines localités et par telle ou telle personne.

Des déclarations théoriques en faveur du mouvement ouvrier et des tentatives sporadiques d'organisation des masses prolétaires de la part des socialistes anarchistes, on en trouve autant qu'on en veut dans l'histoire de l'anarchisme. Mais ce qui est certain c'est qu'on ne trouve pas trace d'un travail constant, méthodique, général, ni en Italie, ni en dehors de l'Italie, à l'exception de l'Espagne. Et il est tout aussi certain qu'a longtemps prévalu parmi nous ce courant qui nous faisait considérer comme des institutions réactionnaires les sociétés qui n'acceptaient pas notre programme dans son intégralité et qui ne se proposaient pas comme but direct et immédiat l'insurrection armée.

Nous n'avons pas tous été en exil pendant dix ans comme Malatesta mais nous avons tous gardé la même impression.

Du reste, ce que nous disons est amplement prouvé par une grande partie de la presse anarchiste des années passées; prouvé, pour ne prendre qu'un exemple par l'attitude qu'ont eue de très nombreux compagnons face aux «*Faisceaux*» siciliens; et prouvé surtout par le résultat et la situation que nous connaissons aujourd'hui.

Aujourd'hui, nous sommes tous, ou presque tous, partisans de l'organisation ouvrière mais, sauf dans quelques rares localités, nous n'avons pas encore un pied solide dans les associations ouvrières et, sur ce point, nous en sommes encore au stade des désirs et des résolutions non réalisées. Les idées ont changé mais les vieilles habitudes durent encore! Nous connaissons par exemple beaucoup d'employés des *Chemins de Fer*, compagnons dévoués et actifs pour tout le reste, mais qui n'ont pas encore compris qu'il est de leur devoir d'entrer dans les *Ligues des Cheminots*; et pourtant ils se lamentent de voir cette puissante organisation exploitée à des fins électorales. Et il en est de même dans tous les métiers, au point que nous ne nous sommes pas senti le courage d'ouvrir une souscription pour les mécaniciens en grève en Angleterre, non pas par peur de ne pas pouvoir aider efficacement les compagnons anglais - ce qui est impossible vu les conditions économiques en Italie - mais par peur de ne même pas pouvoir nous en sortir honorablement grâce à une participation importante du prolétariat conscient; et l'initiative que nous n'avons pas eu le courage de prendre vient maintenant d'un autre camp que le nôtre.

Les faits que mentionne Gori ne sont que les tous premiers actes qui montrent qu'on reconnaît l'erreur commise; et leur faiblesse intrinsèque ainsi que les rares effets qu'ils ont eus prouvent justement assez combien les préjugés et les habitudes que nous déplorons étaient enracinés. Pourquoi les anarchistes étaient-ils donc une minorité au Congrès de Milan alors qu'ils existaient et qu'ils étaient actifs bien longtemps avant qu'il n'y eût des socialistes-démocrates en Italie? Et pourquoi donc, après notre victoire à Gênes, le parti des travailleurs a-t-il été organisé par d'autres que par nous?

Pourquoi est-ce que les socialistes démocrates ont pu mener une guerre sourde contre nos compagnons qui étaient dans les organisations ouvrières? De toute évidence parce que nous étions les plus faibles et et pourtant ce n'est pas le temps qui nous avait manqué pour être les plus forts!

Les *académiques* et les *décadents* dont parle Gori et qui, en réalité, n'ont jamais été parmi nous qu'une petite minorité, ont leur part de responsabilité; mais ceux qui étaient indifférents ou opposés au mouvement ouvrier ont vraiment été nombreux pendant longtemps, et, parmi eux, certains de nos compagnons les plus connus, dont personne ne saurait nier qu'ils étaient socialistes anarchistes.

Selon moi, ce qui est vrai, c'est que, pour des raisons diverses, presque tous les anarchistes se sont tenus à l'écart du mouvement ouvrier, délibérément, ou se sont mis eux-mêmes dans l'impossibilité de pouvoir y exercer une action efficace.

(3) Cet article, qui est de Malatesta, est présenté comme étant de la Rédaction. Il est donc naturel que le ton soit impersonnel sur certains points. (Note de G. Berneri et C. Zaccaria).

Ceux qui sont venus de l'*Internationale* ou se réclament de la tradition de l'*Internationale* (et nous qui écrivons, nous nous classons parmi eux), ceux-là n'ont jamais perdu de vue la propagande dans les masses ouvrières mais ils n'ont pas assez su distinguer, d'une part le mouvement ouvrier - qui doit être ce qu'il peut être, différent selon le degré de développement des prolétaires qui doivent, grâce à lui, s'élever graduellement à la conscience de leurs droits et de leur force - et d'autre part, le parti anarchiste - qui doit être composé d'hommes ayant les mêmes convictions et qui sont unis par des buts communs.

L'*Internationale* elle-même n'a jamais été en Italie que le parti socialiste anarchiste; d'où sa faiblesse en tant qu'organisation de résistance économique - parce qu'elle ne pouvait pas gagner à sa cause la masse effrayée par son programme trop avancé, et parce qu'elle ne pouvait pas non plus accueillir des ouvriers appartenant à d'autres partis, étant donné qu'elle était entièrement tendue vers des buts qui dépassaient les petits problèmes de la lutte ouvrière quotidienne et qu'elle était continuellement perturbée par les persécutions qu'un parti révolutionnaire s'attire toujours. D'où sa faiblesse également en tant que parti anarchiste, parce qu'une bonne partie de ses membres étaient des ouvriers qui ne comprenaient pas grand chose à l'anarchie ni au socialisme, qui avaient été attirés par l'espoir de la révolution immédiate et qui se dispersaient chaque fois qu'une tentative, ou un espoir de tentative insurrectionnelle venait à échouer. Et cette confusion a survécu à l'*Internationale*; c'est elle qui a fait que quand nous allions dans une société ouvrière, nous voulions immédiatement lui faire accepter le programme anarchiste, avec ce résultat: soit nous étions vaincus et contraints de nous retirer; soit nous obtenions une victoire apparente mais, bien vite, l'effondrement de la société nous montrait que faire voter et acclamer une motion ne veut pas encore dire qu'on a déjà convaincu et transformé les gens.

D'autres anarchistes étaient guidés par des motifs différents de ceux qui ont été mentionnés mais tous, nous avons fini par nous retrouver en dehors de la vie populaire et réduits à l'impuissance.

Les socialistes démocrates n'ont vraiment pas à tirer gloire des constatations que nous faisons. Eux ont été plus habiles que nous. Nous, nous avons fait des erreurs parce que nous voulions faire trop vite la révolution, sans nous rendre suffisamment compte des difficultés que cela présentait ni des conditions à remplir pour la rendre possible. Mais eux, ils ont trahi la cause du socialisme en se servant du mouvement ouvrier pour se faire nommer députés. Par ailleurs, nous disons la vérité, ou ce qui nous paraît être la vérité, sans nous soucier que nos adversaires s'en réjouissent ou s'en attristent.

Quoi qu'il en soit, ce sont désormais des questions concernant le passé, d'un intérêt relatif. Nous sommes d'accord avec Gori et les autres compagnons au nom desquels il écrit sur ce qui doit se faire aujourd'hui et demain, et c'est ce qui importe.

Malatesta a peut-être exagéré; peut-être a-t-il manqué de tact en oubliant que les hommes s'amendent plus facilement qu'ils n'avouent leurs erreurs. Mais nous préférons courir le risque de paraître plus coupables que nous ne l'avons été plutôt que d'être apathiques et lents à nous corriger.

**Errico MALATESTA.**

-----